

Chapitre XVII : Papillons

Allongé sur mon lit, je passais des heures à me passer en boucle la chronologie des événements. Tout se mélangeait et lorsque j'arrivais à y voir un peu plus clair, un terrible résumé s'imposait à moi...

C'était l'histoire d'un orphelin révolté qui, ne sachant ce qu'il allait faire de sa vie, s'était engagé dans les forces spéciales de l'armée française. Il s'était retrouvé en ex-Yougoslavie en mission pour la FORPRONU. Là, ses yeux s'étaient dessillés sur les horreurs de la guerre et son incapacité à y faire quelque chose. Il en était tombé dans une profonde dépression - à moins que celle-ci ne relevât d'un traumatisme dû aux horreurs vécues - et s'était installé seul, comme un ermite, au pays de son enfance. Il avait presque coupé les ponts avec son père, seule famille qui lui restait. Lorsqu'il avait rencontré un vieux fou ravagé par le suicide de son fils, le jeune homme avait cru retrouver un sens à son existence et l'avait suivi les yeux fermés. Le vieux l'avait séduit en l'abreuvant d'anecdotes sur la région. Le jeune homme avait eu l'impression de retrouver un père, de se fondre dans une histoire collective et de participer à une aventure où, pour la première fois, il pourrait *agir* et non *subir*.

Or le vieux ne lui avait pas tout dit. Ses ressorts relevaient plus d'une volonté de vengeance née de la disparition de son fils que d'une motivation politique. En cachette du jeune homme, il envoyait des lettres dans lesquelles il menaçait de faire sauter

l'usine dans laquelle son fils avait travaillé. C'était un projet délirant. Il n'avait manipulé le gamin que parce qu'il avait besoin d'un complice à sa folie. C'était aussi sans doute un moyen de se donner bonne conscience : en prenant la défense des travailleurs, il ferait oublier à ceux qui s'en souvenaient encore qu'il était le principal suspect dans la trahison du maquis des Manises, quelque quarante-cinq ans plus tôt.

Les choses avaient mal tourné. Les flics les avaient débusqués et avaient tenté de les arrêter. Mais le vieux ne s'était pas laissé faire et il était mort dans un Fort Chabrol.

XXX

Cinq années passèrent, desquelles il n'y a pas grand-chose à extraire. Je m'occupais comme je le pouvais. J'entrepris une licence en histoire à distance. Je n'atteignis pas ce dernier objectif : j'étais moins intéressé par les méthodes d'apprentissage de cette discipline rigoureuse que par les perspectives que la recherche m'offrait. Les études étaient un prétexte à passer des heures à dévorer tout ce que je trouvais sur l'histoire mosane.

C'était très difficile de se procurer de la documentation et je ne pouvais compter que sur le soutien des quelques personnes qui me rendaient visite, de loin en loin. Il y avait mon père, bien sûr, avec lequel les relations étaient revenues à la normale, mais aussi Claude et Tata Bergère, les amis de ma mère. Mais

mon visiteur le plus assidu était un vieux monsieur qui s'appelait Jean-Michel.

C'est à Jean-Michel que Camille avait téléphoné le jour de sa mort. Il habitait Monthermé. C'était un de ses vieux amis, je crois qu'ils se connaissaient depuis l'enfance.

XXX

Depuis le début de mon incarcération, j'avais reçu pas mal de lettres de soutien. Cela me faisait plutôt froid que chaud et je n'y répondais jamais. Je n'avais pas envie de parler de ce que j'avais fait - même si les gens qui m'écrivaient ne trouvaient que de bonnes raisons à mon geste destructeur. Dans le même esprit, j'avais refusé bien des visites. Journalistes, représentants syndicaux, admirateurs de la chose terroriste, canaillophiles de tout poil : je leur avais tous signifié une fin de non-recevoir. Je ne sais donc pas très bien pour quelle raison j'ai accepté de voir Jean-Michel.

Il a débarqué un beau jour. Je l'attendais dans la salle de visite, assis dans un coin de la grande salle. C'était un grand type, un sexagénaire un peu fripé, aux bajoues et à la gorge peu décidées, avec une grosse moustache à la Jean Ferrat. Son cou décharné s'arrêtait sur un col ouvert, sans cravate, dont les deux pointes de chemise à carreaux oblitéraient un sous-pull brun sans manches ; il était habillé à peu près à la mode de dix ans auparavant. À cinq mètres, Jean-Michel sentait un mélange de parfum bon marché et de tabac froid ; il promenait la

distinction polie et hypocrite des ivrognes en devenir, lorsque le tremblement n'est pas encore marqué mais qu'on devine déjà, à l'œil jaune et au rosissement des extrémités, les effets de l'insatiable penchant.

J'imagine qu'il devait se sentir aussi gêné que moi. Qu'allions-nous bien pouvoir nous dire ? Bien entendu, il a essayé de me parler de Camille, mais je l'ai arrêté tout de suite en précisant que s'il prononçait encore une fois son nom, je mettrais immédiatement fin à notre entretien. Jean-Michel a alors sorti un bouquin de sa poche et l'a posé sur la table. C'était « Tombeau pour la Commune » de Max Gallo. Il m'a dit qu'il avait pensé que je serais peut-être intéressé par de la lecture et nous avons discuté histoire ; c'est ainsi qu'il devint mon principal pourvoyeur en livres de toutes sortes.

XXX

Au début, Jean-Michel venait me voir à peu près tous les quinze jours. De temps à autre, il tentait bien d'orienter la conversation sur Camille mais je le voyais venir de loin et je faisais semblant de ne pas le comprendre.

On parlait surtout de littérature, de politique et d'actualité ; c'était très distrayant. Jean-Michel était un ancien militant communiste, dont il avait le parcours exemplaire : il avait pris sa carte avant la guerre, avait fait partie d'un réseau de résistance et, après la guerre, n'avait jamais cessé d'œuvrer au grand projet. Selon les pratiques marxistes,

il s'était consciencieusement cultivé et s'était engagé dans toutes les activités de militant. Au début des années 60, de plus en plus ébranlé par les dérives du système soviétique, il avait fini par renoncer à la ligne officielle.

Cela n'avait pas été une mince affaire pour lui : il ne s'était pas réveillé un matin en disant : « tiens je n'y crois plus » ; que du contraire, il avait d'abord usé toute son énergie à y croire toujours. Chaque fois que ses valeurs personnelles l'avaient incité au doute, il avait examiné les arguments du parti avec les yeux de Chimène ; à force cependant, rien n'y avait fait et, par le même chemin qui va du rationalisme à l'athéisme, il avait renié les dogmes staliniens. Depuis ce jour funeste, Jean-Michel agonisait politiquement.

XXX

Si ce sont celles qui restent, peu importe au fond ce qui motive nos actions positives : dans ce cas, l'action prévaut sur l'opinion.

Au fond, je me fous bien de savoir qu'il y avait des salauds dans les soldats français à Verdun : je les aime d'avoir tenu bon. C'est pareil pour les militants communistes français – qu'on arrête de les salir avec les crimes du communisme, ou alors qu'on précise par qui ils ont été commis : eux ne les désiraient pas de la même manière que les nazis souhaitaient l'extermination des juifs, leurs motivations étaient franches et

généreuses. La preuve réside dans leurs regrets sincères, qu'on ne les obligeait pas à formuler.

Que celui qui n'a pas idée de la valeur morale s'en fasse une encore plus haute pour se figurer à quelle hauteur, à quelle générosité étaient parvenus les soldats perdus du communisme français au moment où leur lucidité les a distraits de l'objet de leur adoration. Quel courage cela nécessitait !

Comment ils sont tombés de haut, et tous seuls, alors que leur combat fut toujours digne, est une grande injustice que la mémoire collective doit réparer. La figure du militant communiste d'après-guerre est une figure marquante de ce que la société française a fait de meilleur durant une courte partie de son existence. Son oubli est typique de ce que nous nous sommes rendus incapables de nous inscrire dans une histoire longue, voire une histoire tout court, depuis que les dates ne peuvent plus être les lettres avec lesquelles l'historien agence sa pensée en faits concrets.

Ces repentants n'étaient pas des nazis faussement contrits, des petits délateurs au quotidien ou la petite masse tiède qu'on a vue en 1946 se défausser si facilement de sa responsabilité dans le naufrage collectif. Ces repentants étaient ceux qui avaient le plus combattu, ceux qui plus que tous les autres avaient risqué leurs vies pour la liberté et le droit durant les années terribles. Leurs faits d'armes, leur héroïsme, leur bravoure auraient dû suffire à leur gloire – eh bien non, ils

payèrent pour leurs dirigeants, pantins supposés de l'Internationale.

Et alors, ils se reprochaient encore un dévoiement de la doctrine que leur mysticisme les avaient empêchés de voir ; au lieu de louer leur courage, on raillait leur imbécillité, qui les ramenait à leur condition sociale initiale de prolétariat crétin, imbécile, versatile, qui avait l'avantage de correspondre beaucoup mieux à l'idée que le bourgeois se fait des classes populaires.

XXX

Il fallait beaucoup de courage pour résister à ce reflux. Le chiffre des suicidés, des cirrhoses et des ralliements à l'extrême-droite grandit à vue d'œil dans cette déliquescence. La bonne opinion considérait cet inquiétant phénomène avec la même indifférence que celle que nous porterions quelques temps plus tard à la liquidation de la petite paysannerie.

Jean-Michel n'avait pas renoncé au progrès par la culture. Il me dressait des listes de livres que j'essayais de me procurer et de lire pour la visite suivante. Bientôt, nous eûmes fini de faire le tour de ses bouquins d'histoire. Il était temps : je commençais à me rendre compte que je cherchais dans les ouvrages de Jean-Michel la justification de mes actes, ce qui n'avait aucun sens et qui me ramenait toujours à mon drame.

Je me plongeais alors dans la littérature. Ceci eut pour effet immédiat de me distraire de ma licence d'histoire mais, dans le

fond, je ne me voyais pas travailler dans le domaine, ma peine purgée. La perspective de me retrouver assis devant une table couverte de bouquins offrait trop de parallélisme avec ma situation carcérale, cela me désespérait d'avance. J'invitai Jean-Michel à me fournir tout ce qu'il trouvait de romans. Comme il était un lecteur tiède et scolaire, cultivé sur le tard, il avait des rapports particuliers avec l'esthétique de la plume ; le style lui était indifférent et la nouveauté absconse, aussi ne possédait-il que les grands classiques, que j'avais déjà lus.

C'était égal, je fis une repasse, progressant très méthodiquement dans la prose dix-neuviémiste. Mais je lisais toujours trop vite et Jean-Michel venait toujours trop peu souvent : pour satisfaire ma boulimie, j'étais obligé de me rabattre sur les rayons oubliés de la petite bibliothèque de la prison. Au rayon littérature, je ne pouvais rien attendre de neuf ou de sulfureux dans les classiques. Je me rabattis donc sur la littérature policière, hélas Christie ou Exbrayat ne me tenaient guère plus qu'une matinée.

XXX

Un jour, nous reçûmes une caisse. Elle était remplie d'ouvrages naturalistes. J'imagine qu'il y avait dû avoir un problème au niveau de l'expéditeur, qu'elle était en réalité destinée à un lycée agricole, mais cette erreur administrative eut des conséquences heureuses : par hasard, cette dizaine de bouquins plaça la nature au centre de mes préoccupations. En effet, je passai tout un après-midi à feuilleter un manuel

d'identification des papillons diurnes. La nuit suivante, je rêvais de vanesses et de nacrés. Le lendemain, à la visite, je suppliai Jean-Michel de m'apporter une boîte de crayons de couleur. Merci, merci, merci, Jean-Michel : le lendemain, j'avais une boîte flambant neuve.

Ce fut une période frénétique. Je restais cloîtré dans ma cellule. Du soir au matin et du matin au soir, je progressais dans mon ouvrage, qui était de recopier un par un tous les dessins de papillons. Lorsque le dessin me convenait, je l'épinglais au mur. J'eus bientôt une centaine de lépidoptères à demeure. Je clignais les yeux très vite et fort : il me semblait qu'ils s'envolaient.

Mais un papillon sur fond blanc, c'est moche, ça fait mur d'hôpital pour enfants malades. De sorte que j'éprouvais bientôt le besoin (en même temps que celui d'une autre boîte de crayons) de leur fournir un support...C'est ainsi que je me mis aux fleurs. Car évidemment, il n'était pas question pour moi de placer *Euphydryas aurinia*, communément et bien plus joliment nommé Damier de la succise, autre part que sur sa plante hôte.

Voilà comment une clairière m'est poussée dans la tête.

XXX

C'est presque un paysage de moyenne montagne. À l'arrière-plan, une barre plus sombre - forêt d'épicéas, de pins sylvestres, de mélèzes et de douglas -, qu'on discerne à peine

mais qui fait masse, encrant d'un vert profond un horizon gris-bleu. C'est le territoire lointain dévolu à la chouette de Tengmalm, au Lynx, au nuton. Le pied s'y pose avec effroi et fait craquer la branche. Myrtille et champignons, précautions de trappeur. Par quel sentier y accéder ? Il faudrait longer cette petite falaise, trouée grise dans le vert-tendre. Des fougères s'accrochent là aux écaillés de schiste, qui relâchent patiemment leurs souvenirs de nuage sur des tapis de sphaignes rubicondes. Lorsqu'un rayon de soleil traverse le feuillage des trembles et des bouleaux, c'est une lumière jaune qui scintille derrière les chênes. À s'y perdre, on ne tarderait pas à serpenter le long d'un ruisseau aux eaux rousses et mousseuses, enserré par les aulnes. Ou alors, à contre-instinct, emprunter ce petit sentier. Suivre le cortège des véroniques, des orties, traquer la stellaire et le rhinante, saluer l'angélique et le millepertuis... Quitter une seconde le maïanthème des yeux, lever la tête vers les hêtres et sorbiers, observer le vol claironnant du pic noir et là, à la lisière, surprendre un chevreuil aux aguets... Sans un regard vers la bondrée, un bousier poursuit son entreprise, il n'a rien à craindre du lézard : le petit reptile préfère les fourmis. On les voit, rousses et luisantes, s'avancer en tirailleurs, puis, selon la trouvaille, s'organiser en file jusqu'à la fourmilière. Elles y ramènent indifféremment de petits morceaux de cadavre ou des débris végétaux – l'hiver y sera chaud est paisible, si le sanglier ne vient pas s'y vautrer. Lui, le gros maladroit, le rustre, qui brise d'une patte la tige de l'orchidée et qui dort sur un lit de

fougères, c'est mon préféré. Rusé comme un contrebandier, courageux et intègre, je ne l'échangerai pas contre un dix-huit cors réguliers, machine beuglante, hoquetante de sperme, couverte de poux. Ils viennent à deux au festin des prairies.

Sans doute ai-je terminé ma clairière au milieu du mois de juin. Salade de marguerites, de renoncules, de bruyère et de polygale, je m'y couche sans dormir. J'ouvre les yeux : ça fait comme deux mâchoires de brins de houlque molle qui se referment sur un ciel avec quelques nuages.

XXX

L'Ardenne m'est revenue par sa représentation. Elle m'obsède en permanence. Je passe des heures, face à mon mur, seul espace de liberté. Je pense à la Meuse, qui passe silencieuse, comme le temps. Tout mon corps est tendu vers l'idée de ma libération, que je repousse cependant : nier mon impatience est le seul moyen que j'ai trouvé pour la rendre supportable. Je pourrais craquer. Je veux retrouver ma cellule, mon Ardenne, ma liberté. Parfois je fume et je vois ma main qui tremble un peu. Je remets un papillon en place, sur le mur. Les quatre punaises ne l'ont pas crucifié. Les papillons vont bientôt s'envoler.

Maison d'arrêt de Charleville-Mézières, 6 novembre 2004, 15 heures, trente-cinq minutes et 22 secondes : je viens de regarder ma montre pour me souvenir précisément de cet instant, instant auquel un homme, vient de recouvrer la joie et

la liberté. J'ai trouvé. Je pleure de bonheur. Je me fais le serment de ne plus vous lâcher.

Des années plus tard, je tiens encore parole.